J'habitais à Colombes, ville de banlieue parisienne... où les premiers skinheads français ont fait leur apparition sur le pavé, sans doute peu avant ceux de Caen, à la fin des années 70. Fin 1982, on commençait à entendre parler d'un nouveau groupe issu des villes voisines de Bois-Colombes et d'Asnières et qui avait vu le jour à l'issue de l'été. Considéré comme un groupe punk, R.A.S., pour « Rien A Signaler », expression militaire, avait la particularité d'être composé de membres arborant un look plus proche des skinheads et herberts anglais. Bâti sur les cendres de Virus 77, un groupe éphémère dont l'activité s'était limitée à quelques concerts dans les lycées, aux fêtes municipales du coin, et dont Taki et Jean-Louis étaient issus, R.A.S. entendait marquer son territoire rapidement. Avant eux, je n'avais jamais entendu parler d'un groupe punk qui avait sorti un disque avant même d'avoir fait des concerts. A New Rose, la boutique indépendante parisienne, leur 45 tours, estampillé de l'appellation Fomb pour toute trace d'auto-producteur, était bien en vue sur le mur des nouveautés. Le groupe le vendait dix francs avec un badge.

Je ne me lassais pas d'écouter le disque en ouvrant la pochette dépliant pour regarder les multiples photos juxtaposées. Je n'ai pas été impressionné par le son, loin de là, mais j'ai tout de suite accroché sur les deux styles creusés par le groupe, les morceaux rapides influencés par Special Duties et le titre beaucoup plus posé, influencé par la Oi ! Musicalement, il y avait un côté très simple, métronomique, sans fioritures, pas de solo, et parfois des petites mélodies de guitare assez entêtantes. Nicolas, le chanteur, imprimait la musique d'une grosse voix distillée à haut débit mais aussi d'une voix claire inhabituellement propre pour le style. Je me souviens avoir été particulièrement frappé par les textes des deux titres de la face A, « Mort pour la France » et « Couleur de ta mort ». Le premier s'inquiétait de l'oubli dans lequel pouvaient tomber les anonymes qui servaient leur pays sous les drapeaux lors d'une guerre, sujet étonnant pour un groupe punk. Le second était clairement un titre anti-nationaliste, malgré le refrain scandant un « Bleu blanc rouge » plus audible que le reste du texte. Au sein de R.A.S., Taki le guitariste et Nicolas le chanteur d'un côté, Bibi, le manager de l'autre, écrivaient la plupart des textes. A l'époque, j'avais commencé mon fanzine, « Rock Alternative » (bien avant que le terme « rock alternatif » fasse son apparition) et j'envisageais de faire une interview du groupe. Comme nous n'avions pas d'argent, avec le pote avec qui je faisais le fanzine, on se partageait un unique 45 tours pour deux, qu'on s'empruntait à tour de rôle.

Un pote m'a prévenu que R.A.S. faisait son premier concert en février 1983 dans la maison de quartier des Agnettes, au beau milieu des cités de Gennevilliers. J'étais venu à pieds de Colombes et j'avais croisé quelques membres de Wunderbach qui étaient venus voir le concert. On m'a désigné Gaz, un skin tout maigre en polo Fred Perry rouge pas loin de la scène, ancien bassiste du groupe punk Curse, comme étant le roadie du groupe. Je suis allé lui demander si je pouvais prendre des photos du groupe pendant le concert. Il m'a dit qu'il allait voir et m'a demandé de ne pas bouger. Quelques minutes après, il est revenu en m'assurant qu'il avait tout arrangé avec le groupe, presque comme une faveur. Ce n'est que des années plus tard que Gaz m'a avoué qu'il avait juste été boire une rasade d'alcool avant de revenir vers moi. Jeune et naïf, j'avais cru qu'il fallait suivre un certain protocole pour pouvoir faire des photos et lui s'était gentiment moqué de moi en se donnant un peu d'importance. Du concert, je me souviens surtout de la présence de Nicolas. D'abord, il avait un total look skinhead : polo Fred Perry, jeans bleachés, Doc Martens hautes bordeaux ! A l'époque, je n'avais que des potes punks et je ne connaissais pas de skins personnellement. Rivé sur son micro, une cigarette parfois allumée entre les doigts, Nicolas ne bougeait pas mais j'étais happé par son regard halluciné, presque en transe. Il devait certes y avoir dans ce regard du trac et l'effet de l'alcool pour se donner du courage, mais Nicolas avait de toute façon un regard perçant très particulier. Absent, le bassiste du groupe était remplacé par Rémi, un proche du groupe, qui avait joué dans Les Fleurs du Mal, avant de prendre le nom de Maquisards.

Le lendemain, R.A.S. joue de nouveau à Colombes, dans un grand gymnase à l'occasion d'un concert organisé par la municipalité, censé rassembler tous les jeunes talents des environs. Ça durait toute une journée et on passait allègrement d'un groupe de rockabilly, encore très prisé à l'époque dans les banlieues, à un big band de musique algérienne, des gloires très locales du hard rock aux quelques groupes punk du coin... le tout avec un son de merde propre à ces grands gymnases quasi-impossibles à sonoriser. On avait demandé aux groupes de venir dès le début de l'après-midi, et les membres de R.A.S. attendaient plus ou moins patiemment, plus ou moins alcoolisés, de monter sur scène... en dernier. Pour Trevor, le bassiste remplacé la veille, c'était le premier concert. Les membres du service municipal de la jeunesse, en général très baba cool, hallucinaient sur le look de Nicolas et des autres skins présents. Une employée glisse à l'oreille d'une autre : « je suis sûr qu'ils vont nous créer des problèmes ». Elle préférait nettement copiner avec le groupe de hard rock local, habillé en peaux de bête et pantalons rayés moulants, qu'elle qualifiait de « semi-professionnel ». R.A.S., qui monta sur scène en soirée, n'eut pas tellement le temps de rôder sa nouvelle formule. En effet, le quator de base chant-guitare-basse-batterie s'était agrémenté de trois choristes en les personnes de Rémi, le bassiste remplaçant de la veille, Gaz, le roadie improvisé distributeur de pass photo, et Xavier, deux skins et un punk. Mais dès le deuxième morceau, quelques punks, survoltés par un attente interminable, échauffés par quelques verres, firent voler les barrières qui séparaient le public de la scène. Ordre fut donné de couper la sono ! Le deuxième concert de R.A.S. s'achevait au bout de trois minutes, et la rumeur contribua à étoffer leur réputation.

C'est peu de temps après que j'ai fait une interview avec quelques membres du groupe pour mon fanzine. On s'était donné rendez-vous dans ce qui tenait lieu de quartier général, un petit bar à la jonction de Bois-Colombes et d'Asnières, tenue par une grosse bonne femme, pleine de compassion pour ces jeunes curieusement vêtus. J'allais y revenir maintes et maintes fois, en fin de journée après le bahut, intégrant peu à peu les rangs des suiveurs du groupe. Le passe-temps favori des membres du groupe était le chambrage et la grosse déconnade. Lorsqu'ils se réunissaient, les plus fêtards de la bande se murgeaient au blanc Coca, mélange de mauvais vin blanc et de soda que Rémi avait découvert en Bretagne, propagé de retour en région parisienne et que les plus courageux et inconscients boivent encore dans le milieu punk de nos jours. Rémi et Gaz, lors d'un de leurs innombrables délires éthyliques, avaient commencé un fanzine humoristique, « Au Joyeux Neuski », qui n'a hélas jamais vu le jour. Lors d'une soirée bien arrosée, ils avaient pris une guitare sèche et enregistré sur un magnétophone pourri quelques chansons parodiques. Il y eut « Nicolski Pignolov », titre interprété à la russe et prenant pour cible parodique le chanteur Nicolas, Morceau que ce dernier ne pouvait plus supporter d'entendre chanté par les deux acolytes lors de longs trajets en voiture... et puis « Locataire pomme de terre »... rien que le titre, tout un poème. Chez R.A.S., les skinheads font preuve d'humour et savent s'amuser, des caractéristiques qui vont se perdre avec les années.

Lorsque mon interview du groupe fut sortie, j'allais prêcher la bonne parole sur les ondes des radios libres de la bande FM, pour annoncer la sortie du fanzine et faire jouer le 45 tours. Taki et Bibi m'accueillent au passage dans l'émission qu'ils animaient sur Radio G, la radio de Gennevilliers, sur les ondes de laquelle ils passaient du punk, de la Oi ! Et du reggae. R.A.S. n'a d'ailleurs pas joué une seule fois à Paris et, d'ailleurs, ses membres traînent peu sur la capitale. Et province, leur unique concert a eu lieu à Dunkerque, avec SS Kids, un groupe hardcore du coin. Le groupe écume surtout les scènes des différents trempings rock organisés dans toute la région parisienne. Ils savent pertinemment qu'ils ne pourront jamais les gagner, mais l'important est de jouer. C'est lors d'un de ces concerts en mars 1983, qu'ils feront connaissance avec L'Infanterie Sauvage, leurs désormais inséparables complices, qui partagent avec eux de mêmes goûts musicaux, un certain sens de l'humour et de la dérision, la picole à bas prix, l'appartenance à la banlieue et non au petit cercle parisien.

En septembre 1983, à l'invitation du groupe Cafards, R.A.S. partage une scène sous un petit chapiteau de la Fête de l'Humanité à la Courneuve avec les punks d'Epinay-sur-seine et Les Wampas, trio psychobilly qui vient de sortir un 45 tours. Au moment de jouer, Rémi, mais surtout Nicolas, sont introuvables. Ils sont partis faire le tour des stands alentours pour prendre un apéro particulièrement chargé. Nicolas a un mode de vie plus destroy que les autres membres du groupe, ne crachant pas sur les substances psychotropes. Loupant des répétitions et écrivant peu de textes, il agace de plus en plus au sein du groupe. L'arrivée tardive de Nicolas sur scène alors que le groupe a déjà commencé à jouer, ne pas aider à assouplir les tensions. Lorsque l'album « 84 » de R.A.S. sort, la coupe est déjà pleine, et Nicolas est remplacé par Rémi. Je me souviens que Taki a justifié ce choix en me disant : « si on avait pris un punk au chant, ça aurait beaucoup jazzé ». Clairement, R.A.S. apparaît comme un groupe à l'image skinhead et l'assumant, sans avoir placé un seul « Oi ! » dans ses morceaux. A l'époque, les skins ne sont pas du tout médiatisés et il n'y a que dans le milieu qu'on sait qu'une partie du mouvement a basculé à l'extrême-droite en Grande-Bretagne. L'année 1983 s'est écoulée sans que R.A.S. n'ait eu vraiment à souffrir de son image skinhead. C'est après que les choses se sont gâtées.

Philippe Roizès

fondateur du fanzine Rock Alternative et du label Réseau Alternatif, initiateur de la compilation France Profonde